Aparté

Les couleurs du cool

POUR ÊTRE COOL, il ne suffit pas d'avoir des baskets blanches. Ce serait trop simple et s'il y a bien une chose que n'est pas le cool, c'est simple. On le présume, l'essai de Jean-Marie Durand nous en convainc. En matière de cool, gare au travestissement. Vous croyez en maîtriser les codes, vous en trahissez l'esprit.

En dessiner les contours est déjà en soi un défi, que chaque page de cet élégant *Le Cool dans nos veines* tente de relever. C'est que si le mot prolifère, fourmille, envahit la conservation quotidienne, se complaisant – avec quelle insistance ! – dans la banalité des échanges informels, le concept, lui, est plus incertain : « Il n'est pas un état, figé, donné, essentialisé : il n'est que le mot exprimant les élans de chacun, des élans dispersés, fragmentés. Rien ne relie ces élans sinon cette croyance dans ce mot fétiche, qui semble charrier autre chose que l'enthousiasme dont il est la trace. » Seul le contexte de ses occurrences, seules ses incarnations dans les lumineuses silhouettes de Miles Davis, Humphrey Bogart ou Barack Obama offrent quelques pistes.

Le cool naît avec l'esclavage : « Keep cool », garde ton sang-froid – le détachement ironique comme esprit de rébellion. On tient là une indication précieuse sur sa nature : pas de cool sans retrait, sans repli tactique. Fuir le premier degré, constamment, cultiver l'humour, désespérément, épouser la vague, mais sans consentement. Tiendrait-on là une définition, quelque chose comme un « art de la tension » et même un « art d'éffleurer » ? On vous l'avait dit, ce n'est pas si simple. Il n'y a pas de « kit du cool », seulement une grâce.

Qui conduit Jean-Marie Durand à convoquer Norbert Elias et les Beach Boys, Luc Boltanski et Peter Sellars, à aller voir dans des directions aussi diverses que l'art de la photo ou un trajet en voiture et en musique, vitres ouvertes sur un soir d'été – au risque de la dispersion, mais d'une dispersion assumée, comme preuve de modestie, comme, aussi, un réflexe mimétique devant ce sujet qui coule et fuit sans cesse. La plume coule aussi, refusant la sécheresse réfrigérante de certains ouvrages, épousant les méandres de son sujet avec moult volutes.

Il s'agit de sauver le cool de la décoloration qui le menace, de son affadissement dans les baskets blanches. A ce titre, *Le Cool dans nos veines* n'est pas que l'histoire d'une sensibilité mais aussi un essai sensible et politique, tentant de retrouver l'éclat de rébellion qui niche au cœur du cool. ■ JULIE CLARINI

► *Le Cool dans nos veines. Histoire d'une sensibilité*, de Jean-Marie Durand, Robert Laffont, 234 p., 18 €.

Sans oublier

Revoilà Pontalis

Voici donc réunies, deux ans après sa mort, les œuvres de Jean-Bertrand Pontalis, brillant psychanalyste, élève de Lacan, ami de Sartre et de Merleau-Ponty, fondateur, en 1966, de la prestigieuse collection « Connaissance de l'inconscient ». On trouve dans cet ouvrage quinze élégants chefs parmi lesquels *L'Amour des commencements* et *Avant*, récits d'œuvre d'intelligence inspirés par Georges Perec, treize essais, dont un inédit consacré à Paul Valéry et trois entretiens : avec Françoise Dolto, Michel de M'Uzan et Pierre Bayard. Dans chaque texte se répète ce qui caractérise l'art narratif de l'auteur : un goût prononcé pour l'inachèvement, un style en permanente effervescence, un refus des dogmes et une réflexion douce et amère sur les illusions du temps. À l'écart de toute imprégnation romantique, Pontalis aimait la légèreté, l'éphémère, le flou. En bref, tout ce qui se perd en restant indicible : perceptions, âges de la vie, vacillement des certitudes. Dommage qu'il manque à cette édition un index, un appareil critique et une présentation chronologique des textes. ■ ELISABETH ROUDINESCO

► *Œuvres littéraires*, de Jean-Bertrand Pontalis, édition établie sous la direction de Martine Bacherich, Gallimard, « Quarto », 1 344 p., 32 €.

Autobiographie à la baguette

Il a failli être acteur, aurait pu être chanteur yé-yé s'il avait écouté Eddie Barclay, ou demeuré maçon sur les traces de son père, émigré en France avec sa famille depuis les Abruzzes. Mais Aldo Romano avait contracté le virus du jazz.

En 1957, à 16 ans, il est dès l'aube sur des chantiers et danse le soir au Caveau de la Huchette. C'est là que le guitariste autodidacte se transforme en batteur non moins autodidacte. Ce récit, jalonné par un étonnant dialogue avec « A. », son « double insatisfait et raté », se lit d'une traite. Y défilent les aventures – musicales et féminines – les rencontres et les collaborations avec le gratin du jazz. Aldo Romano retrace sans complaisance la trajectoire qui a fait de lui un musicien et compositeur majeur, offrant du même coup un portrait vif de la scène du jazz, des années 1960 à nos jours. ■ PAUL BENKIMOUN

► *Ne joue pas fort, joue loin. Fragments de jazz*, d'Aldo Romano, Equateur, 190 p., 20 €.

Collection Cas de figure

Pie XII après Pie XII

Histoire d'une controverse
Muriel Guittat-Naudin

Silences et polémiques

17 € - ISBN 978-2-7132-2489-8

Éditions EHESS | www.editions.ehess.fr
Diffusion : COE/SODIS

Elsa Boyer et Mathieu Potte-Bonneville se saisissent en penseurs, l'une du jeu vidéo, l'autre de la série « Game of Thrones »

Sagesse de la pop philosophie

DAVID ZERBIB

Gilles Deleuze proposait en 1972 d'appeler « pop philosophie » l'imitation, par la discipline de Socrate, du geste de la pop musique ou du pop art, consistant à se saisir d'objets ou de formes appartenant à la culture populaire. Reprenant ce projet, de jeunes philosophes nourris de spectacle médiatique, et non moins maîtres es concepts, ont contribué ces dernières années à développer un domaine intellectuel, éditorial et événementiel souvent stimulant, étiqueté du pétillant terme de Deleuze. Rock, séries télévisées, science-fiction, pornographie, jeux vidéo, objets du quotidien... voilà où se ressourcèrent désormais les amateurs de la sagesse.

Déjà auteure de plusieurs romans et amatrice de jeux vidéo, Elsa Boyer semblait plutôt, dans son essai *Le Conflit des perceptions*, déjouer une certaine posture « pop » qui consiste à se servir, par exemple, d'un épisode de « Friends » pour simplement étayer une démonstration de Descartes ou de Nietzsche. Fruit d'une recherche originale, son livre part d'une expérience contemporaine qui illustrerait difficilement, à première vue, les thèses des penseurs de la tradition : celle du jeu vidéo ou des dispositifs de réalité virtuelle.

LE CONFLIT DES PERCEPTIONS, d'Elsa Boyer, préface de Catherine Malabou, MF, « Invention », 208 p., 16 €. GAME OF THRONES, SÉRIE NOIRE, sous la direction de Mathieu Potte-Bonneville, Les Prairies ordinaires, « Cinéma », 192 p., 16 €.

Eveillée, muni d'un casque qui saisit tout notre champ visuel et le remplit d'une image en 3D, un monde immersif réagit aux mouvements de la tête et à l'action de nos mains sur des manettes. Quel est ce type de perception ? Vision pervertie par la technique et consacrant son emprise sur l'expérience, détruisant toute véritable présence au monde ? Contre cette idée réductrice, Boyer se tourne paradoxalement vers l'œuvre du philosophe autrichien Edmund Husserl (1859-1938), fondateur de la phénoménologie et défenseur d'une vérité qui ne serait connaissable qu'à partir d'une « perception originelle » étrangère aux objets techniques.

Une hallucination construite

Le philosophe, cependant, n'a-t-il pas été intrigué, même très marginalement, par le « stéréoscope » ou les « lunettes colorées et déformantes » ? C'est à travers ces cas limites que la jeune chercheuse tente de penser ce qu'elle nomme la « perception artificielle ». Critiquant des lecteurs de Husserl comme Derrida ou Stiegler, elle propose de comprendre cette expérience comme « hallucination construite ». Ni illusion perceptive, ni fiction artistique, ni substitution d'une simulation technique à notre capacité d'imagination, « l'image vidéoludique » nous oblige à penser la coexistence entre deux « consciences d'image » : celle du champ perceptif physique et celle de l'image libre, ou *phantasia*. Cette situation nous oblige non seulement

à réexaminer une des pensées-clés du XX^e siècle, celle de Husserl, mais encore à repenser ce qu'est la perception en général, même une fois posées les manettes de la console.

Restons devant l'écran pour regarder à présent « Game of Thrones », cette série phare qui raconte, dans le genre de l'heroic fantasy, le conflit sans fin entre des royaumes situés dans un monde de glace et de feu, où l'on rencontre dragons, bourreaux sanguinaires, reine incestueuse, hordes de violeurs et zombies des neiges. Contrairement au livre de Boyer, l'ouvrage collectif que Mathieu Potte-Bonneville consacre à cette série ne possède pas l'ampleur théorique d'un traité, mais réussit à éviter un autre écueil d'une certaine pop philosophie : essentialiser comme un fétiche l'objet étudié, en transformant par exemple un personnage de science-fiction en un concept inédit censé rompre avec toute l'histoire de la métaphysique occidentale.

Le spécialiste de Foucault invite plutôt ici à jouer avec le « jeu des trônes », réunissant des auteurs issus de disciplines différentes et déployant des analyses qui convergent, au fond, vers une idée simple : le succès de la série produite par la chaîne américaine HBO signale un état de l'imaginaire contemporain, lui-même déterminé par un certain état du monde. On ne trouvera pas ici une critique idéologique de l'industrie culturelle, mais plutôt l'occasion de penser que la forme narrative sérieuse renvoie au temps d'une histoire suspendue à l'imminence interminable d'une catastrophe, climatique ou militaire. Ici, le goût populaire pour le genre de la fantasy est surpris par le réalisme d'un monde désemparé où les héros se font trahir, où les dragons, les amputés, les bêtards et les monstres nous réconcilient avec le hors-norme, ou enfin se combinent « le grandiose rêvé de l'ancien et la médiocrité vécut d'aujourd'hui ». Entre les scènes de décapitation chères à la série et les défis du jeu *Virtual Irak* évoqué par Boyer, entre fantasy télévisuelle et *phantasia* technologique clignote à l'écran de la philosophie une question qui éclipse l'effet pop produit par le choix de ces objets d'étude : comment de nouveaux régimes de fiction redéfinissent-ils notre capacité d'agir ? ■

Extrait

« Le parc d'attractions, l'art du jardin, le trompe-l'œil, le jeu vidéo ont en commun, chacun à leur manière, de construire des parcours. (...) Contrairement aux exemples de champs perceptifs étrangers que Husserl convoque, le jeu vidéo permet une action sur les champs sensibles, il met en scène un enchaînement cohérent tandis que l'avatar peut éventuellement se faire le relais d'un jugement et d'une volonté. Il s'offre

là, dans les limites à chaque fois différentes du programme et des graphismes mis en place par les développeurs, une « quasi-vie » dans un monde qui se déploie sur plusieurs médiums et supports. (...) [Le] jeu vidéo incite à interroger une fabrique de monde à travers les composantes des images, les types d'espaces et de rythmes qu'elles produisent. »

LE CONFLIT DES PERCEPTIONS, P. 201-202.

Se libérer du réalisme

La philosophe Isabelle Thomas-Fogiel propose un tableau indispensable de la discipline

NICOLAS WEILL

Loin d'une philosophie tonitruante plus proche du développement personnel que de la pensée, la Française Isabelle Thomas-Fogiel, aujourd'hui professeure à l'université d'Ottawa, construit depuis des années une œuvre sérieuse et importante. Son but : sauver la rationalité d'une discipline dont les succès médiatiques dissimulent souvent l'état de crise théorique, voire l'épuisement, dans le n'importe quoi. Dans un précédent ouvrage (*Référence et autoréférence*, Vrin, 2005), cette spécialiste du philosophe allemand Johann Gottlieb Fichte (1762-1814) n'avait pas hésité à se confronter à la thématique de la « mort de la philosophie » – « contradiction performative », selon elle, puisque constater cette fin constitue une position philosophique et donc ressuscite ipso facto cela même dont on proclame le décès. Son nouveau livre prolonge ces réflexions, après des années passées à méditer sur la grande fracture censée structurer l'ensemble de la philosophie contemporaine (plus encore depuis 1985), préten-

dument clivée entre approche « analytique » dite « anglosaxonne », focalisée sur le langage, et approche « phénoménologique » ou « continentale », portant sur « les choses mêmes », selon l'expression d'Edmund Husserl. Dans son style impeccablement argumenté mais aussi souvent mordant et drôle (elle n'hésite pas, à l'occasion, à convoquer Robert Charlebois ou Mylène Farmer), forte d'une immense culture artistique, la philosophe établit la nature non seulement dépassée mais erronée de cette opposition, en mettant en évidence le geste commun à ces deux courants : un parti pris « réaliste ». Ici, le réalisme signifie que c'est la chose, le monde dans lequel nous sommes immergés, qui dictent leur vérité à la conscience humaine et non l'inverse. L'expérience l'emporte sur le sujet conçu comme essentiellement passif, pur réceptacle.

Eblouissant réel

Dans *Le Concept et le lieu* (Cerf, 2008), Isabelle Thomas-Fogiel avait tenté d'imaginer des relations non hiérarchiques entre l'art et la philosophie. Dans le présent essai, elle explore ce que « réalisme », signifie aussi bien au philosophe phénoménologue Jean-Luc Marion qu'à son confrère wittgensteinien Jacques

Bouveresse, traduit la volonté de proposer un « contre-modèle de la perspective ». L'invention du sujet cartésien puis kantien serait en effet consécutive à celle de la perspective en peinture qui, à partir de la Renaissance, place l'œil du spectateur-sujet à une place privilégiée.

Nos contemporains se seraient acharnés à remonter le cours de cette « révolution copernicienne » pour s'abandonner aux délices de la soumission à l'expérience ordinaire, devenue le « fondement de tous discours ». Au risque de voir la pure « description », la « monstration » et même l'« action de grâce » face à un réel éblouissant se substituer à la démonstration et à l'exercice actif de la raison « à jamais bras ouvert et poing levé », comme la révolte imminente Isabelle Thomas-Fogiel à l'issue de son parcours. Pour elle, une issue devrait être trouvée en « nouant » l'activité du sujet et la réception du donné sur le mode de la relation et non de l'asservissement.

Même si l'angle de vue adopté aboutit à une vision partielle de la production et que l'on puisse regretter l'absence de tel ou tel auteur, l'ouvrage représente l'un des rares tableaux sérieux – et critique – de la philosophie actuelle. Sa lecture en est donc indispensable. ■

Collection autobiographique

Les combats d'une ethnologue

Entretiens avec Frédéric Mitterrand
Germaine Tillion

La parole d'une ethnologue aujourd'hui au Panthéon

9,50 € - ISBN 978-2-7132-2494-2

Éditions EHESS | www.editions.ehess.fr
Diffusion : COE/SODIS